

L'âge hyper-humaniste, pour une éthique planétaire d'Hervé
Fischer

Jean-Pierre Vidal

Number 273, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vidal, J.-P. (2020). Review of [*L'âge hyper-humaniste, pour une éthique planétaire* d'Hervé Fischer]. *Spirale*, (273), 81–83.

VERS UNE HYPERNÉGATIVITÉ

L'artiste et philosophe Hervé Fischer s'est trouvé, lors de ses études, au cœur même de la pensée française des années 1960, cette *French Theory* qui devait si durablement marquer notamment la pensée sociale et culturelle de l'Amérique du Nord, qu'elle inspire encore (du moins Foucault, Deleuze et Baudrillard), malgré l'affaire Sokal (1996); la plupart des mouvements intellectuels agissant sur la scène sociale actuelle se réclament de quelque post- (paternalisme, colonialisme, spécisme, même), fondé sur la critique foucauldienne de tous les pouvoirs. Quand, outre Foucault, on a eu pour professeurs les Althusser, Derrida, Lacan, on est rompu aux jeux de langage et même si, viré, on a fui avec perte et fracas le temple de Normal Sup où ils vaticinaient, il vous en reste une conscience critique aiguisée et un art de l'argumentation qui vous rendent convaincant.

Ce 25^e livre d'une œuvre qui a depuis toujours travaillé l'imaginaire dans son rapport au social, oscillant entre la science et l'art en balisant son parcours de deux mouvements ou modes de pensée, « l'art sociologique » et la « mythanalyse », deux pratiques qui sont en même temps des méthodes et plus encore des attitudes, inscrit cette réflexion ondoyante mais fidèle à elle-même dans une perspective philosophique et politique en forme de plaidoyer. « *Pour une éthique planétaire* » annonce en effet le sous-titre en couverture de *L'Âge hyperhumaniste*, et ce plaidoyer s'actualise dans un programme; celui qui se propose en quatrième de couverture est pour le moins ambitieux: « *Penser et construire//l'humanisme des temps futurs* ». Comme le dit le dispositif de présentation sur la couverture, représenté ici par une barre oblique, un double sens ou même un va-et-vient, si ce n'est une boucle, s'organise d'une partie de ce contre-titre à l'autre: ce nouvel humanisme, il ne s'agit pas seulement de l'appeler de tous ses vœux, il faut le penser et le construire; le deuxième volet du dispositif dit, en même temps, que l'humanisme des temps à venir consistera justement à penser et à construire. Boucle récurrente, mise en abyme à l'infini ou tourbillon dont on ne peut sortir, tout est là qui met en jeu le soi et l'autre, le réel

L'ÂGE HYPER-
HUMANISTE,
POUR UNE
ÉTHIQUE
PLANÉTAIRE

HERVÉ FISCHER
Éditions de l'Aube, 2019,
253 p.



et l'imaginaire, la table rase phénoménologique et la fabulation esthétique, la lucidité critique et l'activisme, éclairé ou pas ; le propos concerne ainsi l'être et la représentation, et donc la question du politique, puisque s'y débattent le singulier et le pluriel ou, si l'on préfère, l'irréductible individu et le groupe irrédentiste dont il fait partie et qui, non pas en retour mais plutôt du même coup et en même temps, le constitue.

Pas étonnant que le fin mot de toute l'entreprise soit une version hypermoderne du pari de Pascal : il ne s'agit plus de faire semblant de croire en Dieu pour finir par être saisi par le simulacre, mais de croire à cet humanisme renouvelé, à force de volonté ou bien parce qu'on est comme ça, tout simplement, comme Hervé Fischer qui avoue être lui-même ce croyant naturel, irrépressiblement : « *[L]'hyperhumanisme n'est qu'un mythe, comme Dieu ou le Progrès : on y croit ou on n'y croit pas.* » Cette variation sur un thème pascalien, soulignée assez nettement dans le texte, n'est pas seulement l'aveu de la candeur non dépourvue d'humour dont Fischer fait preuve constamment dans son livre, mais aussi un appel à mieux entendre par le recours au mot « mythe » (pris dans le sens que lui donne la mythanalyse fischérienne) l'essentiel du propos qui tient en une définition proférée quelques lignes plus haut : « *[L]'hyperhumanisme est un vitalisme éthique.* »

On pourrait épiloguer des heures sur cette définition que seule la lecture complète d'un texte extrêmement cohérent, malgré la diversité presque mirandollesque que notre Pic contemporain exhibe, permet de bien saisir. Tentons de la comprendre dans sa dynamique la plus fondamentale.

UNE AFFAIRE DE BOUCLE

Le mythe tel que l'entend Fischer est, comme celui de Gérard Bouchard, une fabulation sans substrat langagier : une image, un contexte, un événement peuvent lui donner lieu. C'est dire que cette conception méconnaît le poids des mots, leur pouvoir qu'exprime la célèbre phrase d'Heidegger : « *Le langage est plus ouvrant et plus pensant que nous.* » Par exemple, celui de Roma, dont le palindrome est l'étincelle d'où jaillit la fabulation mythique de la déesse de l'amour comme puissance tutélaire de la ville ; celui, pour rester dans le même registre, de l'*aphros* grec engendrant Aphrodite de « l'écume », qu'au premier chef il désigne ; celui d'Hermès, dieu des voyageurs né de ces bornes de pierre indicatrices de direction qu'on appelait *hermèion*. Pour les Grecs, les mots sont aussi des matières dont naissent des idéalités : la plupart de leurs mythes peuvent se lire comme une illustration de ce fonctionnement qui pose plus de questions qu'il n'annonce de solutions, car ils représentent, justement, la représentation même en action. C'est ainsi que pour eux, et

très tôt dans leur histoire, le mythe du labyrinthe était interprété bien plus comme la représentation de l'aporie que celle du palais de Crossos, simple accessoire de pensée.

Ce rapport, nul n'en a aussi clairement montré le dynamisme très précisément dialectique que Marx dans le chapitre I de la première section du livre I du *Capital*. Il y est question de la « *forme de la valeur* », la valeur d'échange qui est la valeur proprement dite, distincte de la valeur « *d'usage* ». Le rapport d'équivalence institué par la mise en regard, dans tout échange, de deux objets produit cette idéalité (Marx parle de « *fantôme* ») qu'est la valeur.

On peut soutenir que Derrida « ajoutera » a sa manière que ce fantôme de la relation physique, cette idéalité, naît certes de la relation, mais tout aussi bien la fonde. C'est la différance dont le barbarisme néologique du *a* veut dire la boucle qu'elle institue : être différent, c'est aussi être différé, à venir en quelque sorte. Et c'est une action, un dynamisme, pas un état. La rencontre, d'une certaine façon, fait non seulement advenir mais « être ». La boucle fischérienne évoquée plus haut n'a pas d'autre dynamique.

Or dans le vocabulaire grec et dans la pensée grecque, une telle boucle réursive pouvait rendre compte, par exemple, du double sens étonnant du mot *theorein*, ce verbe qui a donné notre substantif « théorie » : 1. Contempler, observer, examiner. 2. Représenter sa Cité aux Jeux olympiques. Ainsi se dit un continuum entre discerner et représenter, comme si se représenter quelque chose, c'était du même coup représenter soi-même l'autre sans cesser un seul instant de se présenter à lui. N'est-ce pas précisément cela que nos démocraties, obsédées de « mêmété » semblent bien avoir oublié ? Cela qui a fait surgir, au même moment historique, théâtre et démocratie en terre grecque.

Pour revenir au texte de Fischer et à son défaut de considérer de telles boucles réursives, disons qu'elles mettent en jeu ce qui menace notre contemporanéité : le manque d'Autre, l'incapacité désormais de considérer l'autre dans la distance, la différance qui le fait apparaître. Soit que nous nous abîmions en lui, comme tous nos instruments de massification, médiatiques ou autres, nous y poussent, soit que nous l'hypostasiions en dieu solipsiste, en étrangeté absolue, au risque d'y perdre notre communauté. Centrifuge ou centripète, notre incapacité d'altérité nous fait sortir du paradigme grec, auquel Hervé Fischer fait pourtant souvent appel, comme l'Occident l'a d'ailleurs toujours fait aux moments de renaissance ou de lumière nécessaires.

LE PREMIER ENNEMI DE FISCHER, C'EST LA NÉGATIVITÉ, DU MOINS QUAND LA LUCIDITÉ, SON EXIGENCE ET SON MOTEUR À LA FOIS, CONDUIT AU PESSIMISME.

L'hyperhumanisme se mesurera nécessairement à cette épreuve de l'étranger dont les Grecs, justement, posaient fort bien le paradoxe dans le mot même qui pour eux le désignait - *xenos* - dont on oublie trop souvent qu'il veut aussi, du même coup, dire « hôte » et que cet « hôte », comme notre mot français, comme le mot anglais *host*, se lit lui-même dans les deux sens : « qui reçoit », mais aussi « qui est reçu ».

LE RETOUR DE LA NÉGATIVITÉ

Le premier ennemi de Fischer, c'est la négativité, du moins quand la lucidité, son exigence et son moteur à la fois, conduit au pessimisme. Dénonçant à juste titre la déshumanisation généralisée à l'œuvre de nos jours, Fischer en attribue la responsabilité à ceux qu'il nomme les « déshumanistes » : Foucault, Derrida, Lyotard, Lévi-Strauss, Baudrillard. Il est loin d'être sûr, pourtant, que la radicalité de la négativité qui animait cette pointe extrême de la pensée moderniste aboutisse nécessairement à un nihilisme aussi péremptoire que le décrit Fischer. On peut en particulier soutenir que l'évacuation de la question éthique qu'il lui reproche soit plutôt une façon de la poser, cette question éthique, mais sur des bases plus solides et moins complaisantes, après avoir fait table rase de toutes les illusions possibles. Peut-être la fin de l'homme foucauldienne doit-elle être ainsi pensée plutôt comme la naissance, enfin, de son projet, émergeant de la désillusion la plus radicale. Nulle écriture ne saurait détruire sans du même coup construire et faire ainsi preuve, *de facto*, de cet optimisme que revendique Hervé Fischer. La véritable pensée nihiliste, elle, se tait résolument.

Sans doute est-ce ce refus – cette crainte ? – de la négativité qui explique l'absence de toute référence, étonnante chez quelqu'un qui semble avoir tout lu et dans tous les domaines, à deux philosophes contemporains parmi les plus lucides (avec Sloterdijk dont il est fait mention), l'un dans la lignée de Lacan et de Baudrillard, Žižek, et l'autre dans celle de Derrida malgré leurs apparentes oppositions, Agamben. L'un et l'autre mettent en rapport le virtuel, l'altérité et la représentation, dans le sens d'une actualisation de la pensée grecque évoquée ci-dessus et que je pourrais maintenant caractériser d'une formule : la « dynamique du paradoxe ».

Il s'agit d'une pensée qui force à passer de l'alternative/alternance, avec leur forme propre de négativité, à une pensée quantique au sens de Schrödinger, c'est-à-dire une pensée de la simultanéité non dialectique : et/et, le chat est mort et vivant ; mon « prochain » (comme si les premiers chrétiens, ces juifs hellénisés qui nous ont légué ce mot avec son double sens, avaient anticipé la différance) est moi et un autre. C'est une forme de pensée proche de celle des Éléates, ces présocratiques d'avant le taillage idéaliste dans le vif du tout, dans la chair du multiple, opéré par Platon puis le christianisme. Alors, comme maintenant, la négativité était comme un flux, alternatif ou continu, tel le courant électrique, circulant entre deux bornes (ou plusieurs), mais qui, en même temps, du même coup, les établissait.

Alors seulement la pensée arabesque qu'évoque régulièrement Hervé Fischer pourra-t-elle se développer pleinement dans toute sa « fabulation » constructive. Car oui, le multiple de l'hyperlien pourrait, ainsi dynamisé, permettre l'émergence d'une intelligence non pas « collective », mais connectée. Toujours lucide, Fischer dénonce le leurre de la notion d'intelligence collective : « *Seule la bêtise collective est évidente* » sur le Web. J'ajouterais même, quant à moi, que le Web la génère, mais c'est une autre histoire, un autre article où il serait question de cette vitesse et de cette multiplicité qui nous dépassent, nous submergent et nous rendent bêtes. Et il serait question de ce Virilio, pourtant très proche de McLuhan (que Fischer encense) mais qu'il récuse, sitôt cité, parce que « pessimiste ».

L'Âge hyperhumaniste que Fischer appelle de ses vœux et commence de construire ne pourra advenir, me semble-t-il, que lorsque, maîtrisant enfin l'outil qui nous échappe, nous parviendrons à conjuguer intelligemment en nous et en notre environnement, l'un et le multiple, le soi et l'autre dans le traitement enfin efficace du paradoxe mortifère qui nous rive à notre hypermodernité : l'individualisme de masse.

Ainsi, telle la *blockchain* qui négativise la *big data* d'où elle émerge, une négativité quantique, au-delà ou en-deçà de la dialectique, permettra-t-elle au chimpanzé attardé que nous sommes, pour reprendre une image de notre prophète de l'hyperhumanisme, d'enfin accoucher de l'Homme dont il n'aura fait jusqu'ici que rêver.